

Lettre à Otto Ganz

Marc Vaillancourt

Numéro 101, printemps 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14405ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vaillancourt, M. (2004). Lettre à Otto Ganz. *Moebius*, (101), 125–127.

LETTRE À OTTO GANZ

*L'esprit littéraire de la fin du XX^e siècle
et du début du XXI^e est devenu si réactionnaire,
conventionnel, mercantile, décadent,
que tout livre qui s'en moquerait indirectement,
d'une façon ou d'une autre, serait un écrit libérateur.*

Sarane Alexandrian

*Quand serait-on grossier, injuste,
sinon à propos de littérature et de poésie?*

Jean Paulhan

ΟΤΙ ΤΟ ΚΑΛΟΝ ΟΥΚ ΕΝ ΠΛΗΘΕΙ ΔΕΙ ΜΕΤΡΕΙΝ,
ΑΛΛΑ ΠΡΟΣ ΑΡΕΤΗΝ ΑΦΟΡΑΝ.

Ésope

Cher Otto Ganz,

Pour une fois, tu ne vas pas me reconnaître: je suis court d'invention! Je ne sais trop comment te présenter le ramas des guenillons, *Sauf les hasards ou le cœur*, qui fait suite à la présente «bafouille», comme on dit chez vous, Belges très braves... – ce n'est pas toi qui feras mentir le divin Jules: *fortissimi sunt Belgae*... – c'est qu'il faut que je songe, *propalam*, à «des innocents lecteurs», puisque cette lettre est «ouverte»: publique, *uti loquitur ulgus*... qui plus est, proposée à des lecteurs québécois... Tu as beau jeu de rétorquer que nos idoles, Pline le Jeune, Cicéron, Thomas More, Ramus et Madame de Sévigné, en adressant épîtres, billets et missives, jaçoit qu'ils s'en défendissent, savaient que leurs lettres seraient copiées et largement diffusées... *Hoc erat in uotis!*

Mais restons modestes, nous qui sommes nés pour un petit pain à cacheter et voués, puisqu'il s'agit de lettres, à celles de cachet! Tu me diras que ces façons d'administrer l'injustice se sont perdues, qu'elles sont «obsolètes» pour railler le volapük élitare des cuistres qui nous régendent. Pas du tout; tu t'amuses à me faire parler: les usages, on le sait, se contentent de changer de forme, s'indurent plutôt avec le temps, et subsistent *pari materia*. Mais à tout prendre, et ne le répétons pas: *contra impudentem, stulta est nimis ingenuitas*... ah! si j'avais le centième du talent de Cicéron ou de Tacite, vanité et fatuité ne seraient plus des vains mots...

J'ai un livre qui sort de presse, ces jours-ci, *Au poil et à la plume*, qui sera lancé – *committo ratem fragilem pelago truci...* – au début d'avril. C'est toi, je crois bien, qui m'avais incité, voire même mis au défi de le faire publier. Tu souhaitais que nous écrivissions, ensemble, un bouquin. Tu avais proposé le titre, *Crachons dans les soupières*, que je n'aime pas beaucoup. Sauf à toi de lever le nez sur mes rogatons... J'ai toujours pensé, pour t'avouer un scrupule qui jette un jour sur ma réticence, voire ma rénitence, que la littérature, dernier entretien qui soit digne d'un honnête homme, est l'ultime refuge des solitaires, des hommes libres et orgueilleux. À tel point que je prétends que le fait qu'un livre doive aller au public est le châtement de cette merveille: un ouvrage de l'esprit! *Coniunctus pessime crimino!* Car, dès que les soi-disant critiques, et chroniqueurs assimilés, coryphées crossés des foules moutonnières, n'y flairent pas l'air et les valeurs du temps, nous sommes en cas de reprendre, avec le cœur, la vieille plainte du Tragique:

ΠΡΟΣ ΤΑ ΠΡΟΒΑΤΑ ΤΗΣ ΠΟΙΜΝΗΣ ΘΕΛΩΝ ΣΩΣΑΙ
 ΤΟΝΔΕΤΟΝ ΛΥΚΟΝ ΣΥΝΕΙΣΑΓΕΙΣ ΤΗ ΜΟΙΜΥΝ...

Le prophète Élisée ne trouverait pas assez de sel dans toutes les sauneries du monde pour assainir cette fontaine putride de Jéricho: les feuilles publiques! (IV Reg.; II, 20-21) Je sais, je sais: c'est ma lassante turlututaine et mon inlassable rengaine, me plaindre des professeurs, des journaloux... *Melius est non titulum habere quam uitiosum habere!?!...* Mais pourquoi, je te le demande, je ne pourrais pas dorloter, comme tout le monde, ma petite manie quérulente, bouchonner mon dada revendicatif... *Macte animo, amice!* Piquons des deux, car le cœur y est toujours! Quant au hasard, celui de cette publication en revue, je retaille ma lance: c'est une commande inopinée, dont je me flatte. Aussi n'y ai pas rechigné, par amitié, vanité et estime, reconnaissance et loyauté, moi qui, payé en général au tarif de l'inquiétude, m'adonne si peu, pourtant, à des «travaux de librairie», comme on disait aux temps jadis. J'ai passé tout février à tuer notre sinistre hiver. Je me suis battu les flancs... non, je suis injuste, car je n'ai pas travaillé pour le roi de Prusse! (Je sais que tu as saisi l'allusion: les fêtes antiques des lupercales, carnavalesques, folles et lubriques, étaient si importantes que le mot latin qui désigne les lanières – *februa* – dont on se flagellait a donné son nom au mois où l'on se livrait à cet exercice, ancêtre de notre carême... mais tout le monde n'a pas tes lettres, mon excellent Otto, et il faut songer au *pecus*

incultum qui lit par-dessus notre épaule.) Au vrai, j'ai achevé un petit livre, *L'amoureux latin*, à propos des affections que tu devines. Et un autre, dont le titre est un palindrome: *Roma ecce amor*, une anthologie traduite et commentée par ma pomme (de discorde), en songeant à l'archerot, toujours, d'érotiques latins. Je sens que trouver un éditeur, ça sera, pour faire changement, pas du bonbon.

Comme nous allons nous voir aux ides de mars, moi qui songe à toi chaque fois que je siffle un verre de jaja fourbané, d'honnête aramon ou, mieux, de cervoise rousse relevée idéalement de vieux rhum, je recommande à ton attention déclamatoire un hexamètre métrifié par mon malin génie, palindrome à l'instar du titre évoqué, et incipit d'un protreptique:

Otto tenet mappam, madidam mappam tenet Otto.

P.-S.: Je te donnerai ton exemplaire de *Au poil et à la plume*. Michel Casavant, le fameux peintre commercial, conséquemment notre ami à nous, auteurs vénaux, sera de la fête... Nous réciterons vingt fois, pour l'ébahissement des gaies pratiques d'estaminets louches, le mot plaisant d'Érasme: «*Nihil me pœnitent huius nasi...*»

Marc Vaillancourt